L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS.
EDITEUR, No 19, rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 13 JUIN.

FEUILLETON.

LES

ASSASSINS DU LIBAN,

ROMAN HISTORIQUE.

PAR HENRI AUGU.

DEUXIÈME PARTIE.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE

V.

LA TOILETTE DE LA BELLE ADIGÉ.

(Suite.)

—Aperçois-tu le sycomore indiqué? demanda Rivolet derrière la haie.

—Je ne semble, Charles, que le voilà à une trentaine de pas devant nous.

—Et le petit pont, Martial?

—Pas encore répondit Martial.

Ce dernier s'arrêta tout à coup et prêta l'oreille.

—Il y a! il y a! dit-il lentement des guides.

—Tout drôle..... Là, derrière ce vieux mur en ruines, qui paraît avoir fait partie d'anciennes fortifications.....

—De même des Croisés, sans doute, maîtres de Ptolémaïs..... Qu'en tu entends?

—Comme le bruit d'un fourreau de sabre frôlant la pierre.

—Bah! quelque gros lézard, sans doute, qui s'est attardé à la recherche des mollusques, et qui regagne sa cavorne.

—Ou n'entend pas ouvrir un lézard.

—Si fait: les écailles de sa queue frappent le mur.

—Ah! voici le pont, et la merveille de grâce Sénéchaire: je vois la porte de chêne.

—Enfin, nous y sommes..... Franchissons le pont!

Charles Rivolet parcha le premier, Martial suivit. Le premier frappa amicalement les trois coups recommandés.

Mais tandis que nos deux amoureux écoutaient, l'oreille contre la porte, une demoiselle d'honneur attentive écoutait de derrière la muraille en ruine et se glissait jusqu'à eux.

En un instant, avant que les Français eussent même eu le temps de se reconnaître et de faire usage de leur poignard ou de leurs pistolets, ils furent enlacés, bâillonnés, entortillés, garrottés, liés bras au corps, absolument comme ces victimes inconnues des hypogées et des nécropoles de la Thébaïde.

On les entraîna en silence.

A un moment où les deux jeunes gens et ceux qui les avaient surpris disaient disparaître derrière un angle du mur, la porte du jardin s'ouvrit.

Trois femmes s'y montrèrent et poussèrent ensemble un cri strident.

A la tour de la haie, elles avaient reconnu les hommes qui auparavant Rivolet et Martial. (S'étaient les estaquets du serail, Defferrais dit-on.

Elles refermèrent la porte et regagnèrent les appartements du sérail.

L'une d'elles pleurait et sanglotait; une autre savait les tirer de peine, implorait Allah et donnait tout le vocabulaire de la désolation en usage chez les musulmanes. La troisième cherchait à consoler, soutenait la marche chancelante de la jeune épouse et disait de ne pas désespérer.

Quant aux esclaves, ils restèrent sur la table par une porte particulière, gagnèrent le fil tissant qui servait de caserne aux dahlis, descendirent leurs prisonniers dans des cavernes servant de cachots aux victimes de Djezzar, et les y jetèrent sans autre formalité.

Un corridor voûté et sinueux, éclairé par une lampe, s'ouvrait le long des embrasures, et aboutissait à la salle de torture.

Un Albanais, le mousquet chargé, s'y tient constamment en présence à peu près impassible, tant les cachots de Djezzar ont de solides portes et d'épais du Liban, et ces portes d'énormes verrous.

Nos malheureux officiers passèrent une partie de la nuit dans le triste réduit, maudissant leur sort. Puis ils s'endormirent sur la paille qu'on leur avait jetée dans un coin, avec une ration de pain, après les avoir désarmés et délivrés de leurs liens.

—Ah! mon pauvre Martial, avait dit Rivolet avant de fermer la paupière, nous voilà dans la gueule du loup. Si quelque puissante fée ne vient pas nous délivrer, n'en est fait de nous.

—Rivolet! répliqua le lieutenant de carabiniers, quelque chose me dit que nous en échapperons.

—Ainsi soit il! murmura l'officier des guides en se tournant vers la muraille.

Le lendemain, un peu avant midi, c'est-à-dire à l'heure où dînait la laquelle la pacha prenait depuis quelque temps se rendait au harem, plusieurs nègresses noires et blanches sont réunies dans la salle de repos des bains.

Cette salle est entièrement blanche, dallée en marbre; avec un bassin d'eau vive et jaillissante au milieu, colorées parties haut et tout entour d'arcades ornées verte de tapis, sur lesquels sont dressés des lits de repos et des pliés d'oreillers pour s'appuyer et tous sens.

Les esclaves viennent et apportent des corbeilles où sont des aiguilettes, des parures, des bijoux et des fleurs, ainsi que de jolies cassettes en ébène de senteur qui renferment des cosmétiques propriétaires à toutes les parties du corps, et de petites boîtes d'argent contenant des essences délicieuses.

Il y a dispose des miroirs, l'autre des chemises de gaz parfumées, la troisième prépare des bassins rafraîchissants. Celle-ci semble l'éventail, celle-là ramasse les peaux.

Un battement de mains s'est fait entendre dans une pièce contiguë, qui est l'étuve.

A ce signal, deux Abyssines noires, mais charmantes de visage, aux cheveux frisés plutôt que laineux, s'élancent dans le caldarium, d'où s'échappe aussitôt une bouffée de vapeur aromatisée.

Bientôt il en sort trois femmes.

L'une paraît âgée d'une trentaine d'années: elle est fort admirable.

Elle a le port d'une oriental, et sa longue chevelure noire tombant jusqu'aux: soocs, suffisait pour voiler son corps, digne de servir de modèle au statuaire. Son port et son attitude sont ceux de Psalise, dirait un classique. Judith se paraît et prête à se rendre au camp d'Holopherne, devrait avoir été traits et cette noble démarche.

Sa peau, il est vrai, a la blancheur des Circassiennes; mais on n'en pas le type des beautés du Caucase. Elle rappelle plutôt la merveilleuse Rachel, fille de Laban, pour laquelle Jacob consentit à servir son oncle pendant quatorze années.

Cette femme, c'est Adigué, la kadine favorite de pacha Djezzar.

Des deux autres, l'une est blonde, svelte et gracieuse; l'autre a la perfection des beautés servienne, au ovale d'une de plus jeune régularité, les cheveux noirs comme la kadine, des yeux taillés en amande et en regard profond, des traites pour dents, le teint rosé de la vierge prudente.

On a donné Louise ou Zaïre.

Les esclaves s'empressent aussitôt autour des trois baigneuses, qui prennent des mains des noirs Abyssines les chemises de gaze blanche, et s'en revêtent.

Adigué et ses jeunes compagnes se couchent sur les lits de repos. On leur ordonne d'abord le sorbet froid, puis le café brûlant et le narguilé au long bout d'ambre.

Mais Louise Rivolet refuse l'élégante pipe. Elle s'étend et s'endort.

La Servienne, tout en fumant, goûte le repos dans douceur, elle en livre en douceurs du kief, de *far niente* des Orientaux.

Les genoux relevés, les pieds joisant avec leurs babouches brodées, la tête soutenue par les deux mains, qui se joignent sur la nuque, et appuyée sur un oreiller, elle rêve, à qui? Elle préfère ne rêve à rien, car elle a refusé de se livrer aux soins des esclaves chargées de la toilette.

Mais autour de la kadine, toutes papillonnent. On lui tend le miroir, on l'oindait de cosmétiques, on la couvre d'essences.

C'est le beauté qui teint de rouge les ongles et la plante des pieds; la tribu, coudement à base d'antimoine, au moyen duquel on donne aux yeux et aux sourcils la teinte d'un noir bleu, qui rend les yeux si expressifs et si doux. Cette boîte contient le mélange composé de bichaque et de réalgar, pour faire tomber la dartre de la peau. Les crèmes de santal, de rose et de jasmin ont leur tour. Enfin, vernissant les ongles et la tête pour donner à la peau l'ensemble du l'ivoire poli.

Les femmes de l'Orient reconquièrent de la sorte la fraîcheur et les formes de l'enfance.

Ces soins délicats terminés, on passe à l'ornement d'or les chevilles et les bras de la belle Adigué. On attache à ses oreilles des pendeloques de perles de plus bel orient et d'une transparence opaline. A son cou, en empendil, par quatre tours, un long collier composé de perles véritables paragons aux rubis frais et chatoyants. Des bagues garnies de diamants, de rubis, d'émeraudes et de turquoises ornent ses doigts. Une ceinture d'or poli ressortant la ligne chevrile, les jambes et la peau entière des bras en anneau élégant.

On lui habille en longues et luxuriante chevelure, mais au lieu de la renfermer en tête de la kadine, on la laisse flotter sur ses épaules et à descendre dans le parterre de jardinier hollandais.

Parmi ses fleurs brillait la rose; l'œillet blanc et l'hespérique pourprine s'y marient agréablement à de petites balsamite bons.

Enfin elle revêtit un caftan de soie rose aux larges plis et ne tombant que jusqu'au genou, et par dessus une sorte de antique blouse, ajustée à la taille, également de satin, très échancrée sur le sein, bordée de dessins d'argent et brodée de semence de perle. Un cachemire blanc de la plus grande finesse, si souple et si léger qu'on l'eût dit fabriqué de fourrure de jasmin, quand, sous le souffle de zéphir, elles tombent comme des flocons de neige, lui cacha les seins nus.

Les manches de la tunique se terminaient en entonnoir, et ne descendaient qu'à mi-bras.

Adigué, ainsi parée, la belle Adigué rendit la liberté, se leva et fit quelques pas. Dans sa marche majestueuse, les serpents la blanche Circassienne répandait autour d'elle les plus suaves parfums.

Toutefois, ce n'était pas la démarche lourde et énervée d'une femme élevée dans le harem. La majesté du port était jointe à légèreté, relevée par une gracieuse désinvolture, toute française, et par je ne sais quoi de nerveux qui dénotait une enfance ou une jeunesse pleine de mouvement et d'exercices fortifiants.

Elle se tourna vers Zaïre, et, avec un sourire qui montra deux rangées de perles emaillantes dans de corail, elle demanda:

—Sais-je bien comme cela?

—Vous êtes belle à ravir, ô ceci, comme un houri du Prophète, répondit avec admiration la jeune Servienne, et la dernier brin, quand elle se joue dans les jardins embaumés de Roseste la fourie, ne saurait plaire plus que vous à l'homme que vous approchez!

La kadine répliqua avec un mouvement d'orgueil:

—Il peut venir maintenant, mon seigneur et maître: je l'attends.....

Puis elle jeta un long regard sur les lèvres.

—Repète! ajouta-t-elle avec un accent de confiance.

Soudain de sombres pensées, la kadine Adigué en rendit aussitôt à son devoir, où Djezzar allait venir lui faire visite, et sans doute dîner avec elle.

Les autres femmes procédèrent à la toilette de Zaïre et de Louise Rivolet.

La parure terminée, on épuma coudée sur le divan moelleux.

—Vous êtes belle aujourd'hui, ceci! dit-il en s'approchant.

—Ne le sais-je pas toujours? répondit Adigué en souriant, comme une femme sûre d'elle-même et de l'idolâtrie qu'elle cause.

Djezzar lui présenta la main, qu'elle prit pour la baiser par son coude et sur un tabouret bas de marqueterie de nacre et de sycomore. C'est le siège ordinaire que femmes et esclaves occupent à leur égard et en présence.

Mais le vieillard, méfiant, méfiant à son tour il mêle de ses épices et la prend contre ses lèvres.

—Mais d'où peut venir, mon Ahmet, reprit-elle que je me trouble bien parole aujourd'hui.

Le vieux en mit à sourire.

—Vous semblez, Ahmet! vous devinez que j'ai une grâce à vous demander.

—Ces Français sont coupables, Adigué! doublement coupables, d'abord pour avoir pénétré dans mon asile.....

—Vous m'avez devinée mon peine..... mais je vous arrête, seigneur: c'est avec mon consentement qu'ils étaient venus à la porte du jardin et pénétrer.

—Je le sais.

—Vous avez la la lettre!

—Je l'ai lue..... et reine.

—Les peintres vous, lorsque moi seule je suis coupable à vos yeux! voulu leur parler! Tranquillisez-vous: bien qu'il fût nuit, j'avoue gardé mon voile.

—Je n'en doute point.

—Ces Français sont coupables, Ahmet! ils ont vu mes traits découverts, et ils ont vu mes bras, mes épaules, mes pieds, mes jambes, mes seins, mes cheveux, mes oreilles, mes yeux, mes lèvres, mes dents, mes ongles, mes mains, mes doigts, mes bras, mes coudes, mes épaules, mes hanches, mes cuisses, mes genoux, mes jambes, mes pieds, mes orteils